

STARNAPPING

Pierre BASSOLI

(extrait)

Je reprends conscience dans le noir presque total. À peine un rai de lumière qui doit provenir d'une fenêtre aux volets clos. Il doit faire encore nuit car cette mince clarté qui me parvient n'est pas une lueur de jour. Elle est presque bleutée avec comme des reflets d'argent. Une nuit sans nuages avec un beau clair de lune.

J'essaie de remuer. Je le peux, sauf mes bras qui semblent attachés derrière ma tête. En fait, je me rends compte maintenant que je suis couché sur un lit et que mes poignets sont entravés par des menottes, lesquelles sont attachées aux montants métalliques de ce lit.

J'essaie de redresser la tête mais suis pris immédiatement d'une nausée. Les séquelles de l'éther ou de la saloperie que l'autre a utilisé pour m'endormir.

Je me demande ce que Daniel a pu devenir. La dernière image que j'ai de lui, c'est de le voir s'élancer vers l'entrée du *New Morning*. Quant à Nathalie, d'après le sbire de «Lame de couteau», elle a disparu de chez elle. Drôle de nana... La façon dont elle nous a foncé dessus lorsqu'elle s'est rendue compte que nous savions que la broche lui appartenait.

Une douce torpeur me reprend, comme après une narcose. Envie de dormir encore. Je sens que je sombre à nouveau au pays des songes, dans le paradis des privés, peuplé de personnages étranges brandissant des couteaux à longues lames effilées et des pétoires aussi grosses que les canons de 14-18. Il y a même un type au visage étrangement allongé et aux canines pointues, qui me fixe de ses yeux injectés de sang en agitant sous mon nez une broche dorée brillant de mille

feux...

Lorsque je me réveille pour la deuxième fois le jour semble s'être levé. La lumière qui filtre par le petit interstice est blanche et on dirait même qu'un rayon de soleil essaie de pénétrer dans la pièce.

Je redresse doucement la tête. Ça va mieux, plus de nausées à l'horizon. L'effet de l'anesthésique s'est complètement dissipé. Je me sens même plutôt bien, comme si j'avais dormi d'un sommeil profond et réparateur. Ne manque plus qu'un copieux petit déjeuner et tout ira bien. Bien sûr, c'est sans compter ces menottes qui m'entravent toujours les poignets et qui commencent sacrément à m'ankyloser.

Je n'ai pas le temps de me lamenter plus longtemps sur mon sort, un bruit de clef se fait entendre dans la serrure. La porte s'ouvre sur l'un des trois motards porteur d'un bol de café fumant. Je fais celui qui n'est pas encore très vaillant et entrouvre un œil.

– Oh, mais c'est trop d'égards, monseigneur, fais-je d'une voix volontairement pâteuse. On m'apporte le petit déj' au lit. Mais où sont donc les croissants ?

– Fais pas le malin, lavedu ! me lance le loubard d'un ton rageur. Si tu crois que ça m'amuse de jouer les nounous. Le patron veut que tu aies les idées claires, alors bois ça .

Il approche d'autorité le bol de mon visage.

– Eh mec, tu déconnes, fais-je en employant le même ton que lui. Je vais me brûler la gueule si tu t'y prends comme ça. Détache-moi au moins une main...

Le type hésite. Je papillote encore des yeux et prends l'air le plus vaseux possible. Il scrute mon regard, comme pour y déceler quelque subterfuge. Je le sonde moi aussi au travers de mes paupières mi-closes. Il n'a pas l'air très malin avec son front bas, ses sourcils qui se rejoignent et sa face de primate qui lui aurait valu le premier rôle dans la « Guerre du Feu », et sans maquillage.

Finalement il a un geste de dépit, comme pour dire : « *Bof, après tout !...* » puis il dépose le bol sur la table de nuit et fouille ses poches à la recherche de la clef des poucettes. Finalement il détache ma main droite et me tend le bol. Je l'approche de mes lèvres et bois une gorgée. C'est brûlant. Pendant ce temps, le motard – pas si con que ça – a reculé à bonne distance. Pas moyen de l'atteindre comme ça. Je bois une deuxième gorgée de café et brusquement, fais mine d'échapper le bol en imprimant un violent tremblement à ma main. En même temps je dis :

– Merde ! C'est bien ma veine !...

– Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? demande le type en s'approchant de deux pas, l'air inquiet.

Je n'ai plus le temps de réfléchir dix ans. J'assure le bol dans ma main droite et expédie son contenu en pleine gueule du loubard. Il pousse un cri de bête (merde, pourvu que personne ne l'entende !) en portant les deux mains à son visage. Je ne fais ni une ni deux, m'assieds sur le lit et lui fracasse le bol sur le crâne...

**Lisez la suite dans *Starnapping*
En vente sur ce site**